

Société Violences domestiques

Les enfants trinquent

Qu'ils assistent directement ou non aux scènes de leurs parents, ils ne sont jamais épargnés

Laurence Bézaguet
et Catherine Focas

Il lui a serré le cou avec le cordon d'un fer à repasser dans le but de l'étrangler. Madame a réussi à s'enfuir et à s'enfermer dans une chambre au premier. Son compagnon a brisé une vitre, cherché un couteau avec lequel il a éventré un tableau, menacé de tout casser et de la tuer. Tout ceci sous les yeux d'un malheureux petit garçon de 5 ans hurlant de terreur. Cet exemple de brutalité particulièrement effrayant a été évoqué dans le cadre d'un procès au Tribunal de police (la «Tribune» du 12 septembre). Qu'ils assistent directement ou non aux scènes, les enfants ne sont jamais épargnés par la violence conjugale.

«Même s'ils ne l'expriment pas clairement, ils sont fragilisés. Souvent, ils voudraient pouvoir intervenir et se chargent d'un rôle protecteur trop lourd pour eux», commente Béatrice Cortellini, directrice de Solidarité Femmes. Et leur souffrance peut se manifester de multiples façons dans leur comportement: difficultés d'apprentissage, énurésie (pipi au lit), troubles de l'alimentation et du sommeil, agitation, difficulté à établir des relations avec les enfants du même âge.

Devenu en trente-cinq ans d'existence un centre de consultation spécialisé et reconnu en matière de violence conjugale (lire l'encadré), Solidarité Femmes ne manque pas de travail. En 2011, 38,1% des infractions de violence enregistrées par la police relevaient du cadre familial (nos éditions du 24 novembre). Et les violences domestiques graves progressent: les homicides sont majoritairement commis dans un tel environnement (55%).



Centre de consultation

Les deux spécialistes de Solidarité Femmes, Anne Lafranchi (à gauche) et Béatrice Cortellini, entourent et conseillent Maria (prénom fictif), sévèrement violentée psychologiquement par son conjoint. STEEVE IUNCKER-GOMEZ

Tirillée entre ses parents

Elle-même sévèrement violentée psychologiquement, Maria (prénom d'emprunt) - aujourd'hui séparée - fait partie des centaines de femmes qui viennent chaque année frapper à la porte de Solidarité Femmes. C'est là que nous l'avons récemment rencontrée. Bien soutenue par cet organisme, cette Sud-Américaine de 47 ans dégage une détermination et une forte envie de s'en sortir, malgré les souffrances endurées à cause de «la perversité et du harcèlement» de son époux. Une détermination sans aucun doute guidée par les réactions très agressives de sa fille de 9 ans. «Tirillée entre ses parents, Nina (ndlr: prénom d'emprunt) sentait qu'en étant bien avec papa, elle ne pouvait pas être bien avec maman, et vice versa», observe Anne Lafranchi, responsable du secteur mère-enfant chez Solidarité Femmes.

Objectif: aider cet enfant partagé à vivre avec ses deux parents, même s'ils sont séparés. Solidarité Femmes peut s'appuyer, à cet effet, sur sa brochure intitulée «Avec ces deux-là, on peut s'attendre à tout»: elle traite avec délicatesse de la violence conjugale qui rend si chaotique la vie familiale.

Vaine médiation de couple

«Dans le conflit qui nous a opposés, mon époux et moi-même, il n'y avait aucune place pour la riposte, je devais toujours être d'accord... ou s'ensuivait une pluie d'insultes et de dénigrements», raconte Maria. «C'est là que leur enfant a été le plus mis à rude épreuve. Nina a en effet souvent assisté à leurs disputes. Au début de la séparation de ses parents, son père pouvait revenir à tout moment. Ce qui provoquait une grosse panique», constate Béatrice Cortellini.

«Avec mon mari, nous avons bien tenté une médiation de couple, mais ça ne me convenait pas, poursuit Maria. Ne voulant jamais accepter ses torts, il ne

«Souvent, ils voudraient pouvoir intervenir et se chargent d'un rôle protecteur trop lourd pour eux»

Béatrice Cortellini
Directrice de Solidarité Femmes

changeait pas et me demandait de changer; extrêmement narcissique, il se faisait passer pour la victime en disant que je ne le regardais pas, que je ne le respectais pas. Et surtout il a pris notre fille en otage en endossant le rôle de la victime.»

Un schéma classique qui déséquilibre considérablement la partie, relève la directrice de Solidarité Femmes: «L'homme a souvent de meilleurs arguments et il s'exprime bien, un discours clair et structuré qui lui donne du poids auprès de la police, des juges. A l'opposé, la victime, souvent stressée à cause du traumatisme subi, donne une version des faits confuse, ce qui ne l'aide pas à se faire entendre.» Notamment auprès de sa progéniture.

«Nina n'aimait plus sa maman, elle la trouvait bête. Son père a réussi à l'en éloigner. Pour la fillette, c'est à cause de sa mère que tout a éclaté, que son papa se retrouve seul», renchérit Anne Lafranchi.

Enfant bouclier

Dans un tel cas, on essaie à Solidarité Femmes de reraconter la vie des mamans aux enfants, de redérouler le fil avec eux, précise la spécialiste: «Qui sont ces mères? Parfois, elles ne sont plus grand-chose à leurs yeux. Les enfants sont surpris par leur parcours: «Ah, t'as fait ça! On raconte aussi la rencontre du couple. Et la rupture. C'est un travail de remise en lien. On ne parle pas de bien et de mal, on

met de la nuance. Bien que le papa ne soit pas présent durant nos séances, on ne parle que de lui.»

N'arrivant souvent pas à gérer la situation, les enfants sont frustrés. «Depuis tout petits, ils sont les parents de leurs parents! L'enfant est le premier bouclier d'un conflit conjugal; le père ne veut pas frapper son enfant. Notre première mission est de replacer chacun dans son rôle et de faire en sorte que ça se passe bien entre les parents pour le bien de l'enfant», ambitionne la directrice.

«Plus on intervient tôt, plus on évite le pire. La violence détruit le bien-être et dégrade la santé. On peut même parfois sauver des couples», concluent les deux spécialistes de Solidarité Femmes.

«C'est mon papa qui l'a fait morte»

● Une petite fille de 4 ans et demi qui appelle la police en disant: «C'est mon papa qui l'a fait morte...» C'était il y a quatorze ans, une nuit de juin à Genève, un homme de 32 ans étrangle son épouse. L'enfant ne voit rien mais entend les cris de sa mère, la voix de son père. Cette affaire, l'avocate Lorella Bertani, curatrice à l'époque de la fillette, ne l'oubliera pas. Durant son activité, elle a vu bien d'autres cas d'enfants victimes indirectes de la brutalité de leurs parents. Moins dramatiques, ils laissent néanmoins des traces: «Des affaires où le mari bat sa femme dans la cuisine devant les enfants, des enfants qui entendent des hurlements, qui appellent la police ou l'ambulance, j'en ai vu un grand nombre.» Dans la grande majorité des situations, les descendants ne sont pas épargnés. «Un homme qui a envie de battre sa femme, il la battra. Peu importe que l'enfant soit présent ou pas.» Et même quand les adultes

tentent d'épargner les enfants, ces derniers «perçoivent le climat, la tension, les gestes et les regards», relève Tatiana Laghzaoui, psychologue à SOS Enfants.

Conséquences? «Ces enfants sont des bombes à retardement, décrit l'avocate Anne Reiser, spécialisée dans les affaires familiales. Ils sont armés comme des mines antipersonnel. Le premier qui cherchera une intimité avec eux (conjoint, ami, employeur, psychologue) recevra le plein paquet de la violence dont ils sont dépositaires.»

Pour Lorella Bertani, «le fait d'être exposé à la violence comme manière de communiquer dans un couple conduit l'enfant à intégrer ce mode de communication et à le reproduire, soit comme victime, soit comme auteur. En tant que curatrice et devant le Tribunal des mineurs, je me suis occupée de jeunes qui se montrent violents physiquement ou verbalement. Lorsqu'on creuse un peu, on découvre souvent des victimes

indirectes d'une violence conjugale qu'ils répercutent.» Même constat de la part de la psychologue Tatiana Laghzaoui: «Les enfants que nous suivons pour un comportement violent à l'école vivent la plupart du temps dans un climat violent à la maison. Ils l'intègrent et le reproduisent. Ça devient un mode de communication banalisé.» Sur le site de SOS Enfants, les adolescents font parfois part de leur désarroi devant certaines situations. «On aimerait bien être sollicité plus souvent par les parents, explique Tatiana Laghzaoui. On pourrait les aider dans un moment difficile. Ne serait-ce que par quelques séances pour désamorcer la crise. Nous recevons les gens rapidement, dans la semaine, et les entretiens sont gratuits.» C.F./L.B.

SOS Enfants 022 312 11 12 (ligne d'écoute pour enfants et parents); 3, place de la Taconnerie ou 99, Espace de quartier, rue de Lyon.

500 femmes par an

Solidarité Femmes a été fondée en 1977 pour héberger les victimes en urgence. Si ce scénario de femmes fuyant leur domicile avec valise et enfants sous le bras reste malheureusement d'actualité - l'association héberge chaque année une dizaine de femmes seules ou avec enfants - il n'est de loin plus la seule réponse apportée aux victimes. Solidarité Femmes reçoit en effet près de 500 femmes par an dans son centre de consultation, aux Eaux-Vives. Plus de 50% d'entre elles continuent à vivre sous le même toit que leur époux, du moins dans un premier temps. Grâce à une prise en charge psychosociale et/ou thérapeutique, les consultantes reprennent confiance en elles-mêmes et le pouvoir sur leur vie. Elles choisissent alors soit de mettre à mal le processus de violence installé dans leur couple, soit de quitter le compagnon avec qui elles ne désirent ou ne peuvent plus vivre. Solidarité Femmes a aussi développé les entretiens mère-enfant (161 en 2011). L.B. et C.F.